

*Éléments
de langage*

LA COLLECTION

Créée à l'origine sur le web, la collection *L'Inadvertance* fait naître la poésie dans ses formes nouvelles en numérique et papier. Au-delà du texte le poème se déploie, prend voix, corps, façonne un espace de ressaisissement des langages qui de notre monde permette de percevoir la vitesse, les images. Le poète alors est également photographe, vidéaste, plasticien, musicien, acteur... Et l'on peut rêver que le livre, ainsi, est comme le ciel inverse du poème dont ont rêvé Mallarmé, Apollinaire, Pierre Albert-Birot, Kurt Schwitters et tant d'autres découvreurs !

Auteurs au catalogue : Jacques Ancet, Patrick Beurard-Valdoye, Julien Boutonnier, Raymond Bozier, David Christoffel, Armand Dupuy, Jean-Yves Fick, Romain Fustier, Virginie Gautier, Michaël Glück, Laurent Grisel, Cécile Guivarc'h, Alain Hélisten, Jacques Josse, André Markowicz, Virginie Poitrasson, Philippe Rahmy, André Roy, Hélène Sanguinetti, Dominique Sorrente, Lucien Suel entre autres...

La collection est dirigée par François Rannou.



DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE
DILICOM // 3010955600100

ISBN // 9782371774674
ISSN // 2431-5168

© 2016 Dominique Quélen & les éditions Publie.net
Préparation éditoriale : Christine Jeanney, François Rannou
Photographie de couverture : Nathalie Rannou
Couverture et mise en pages : Roxane Lecomte

Dépôt légal 4^e trimestre 2016
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net
La version numérique de ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Dominique Quélen

Éléments
de langage



LA VIE COMME UN SPORT EXTRÊME

Patrick Varetz

De Quélen on pourrait dire qu'il tient tout entier dans ces *Petites formes* qui donnent lieu à autant d'*Éléments de langage*. Dès qu'il apparaît dans le paysage, on se dit que – décidément – ça ne va pas très fort. Il n'a pas pris un gramme sous sa chemise froissée. Éternel petit garçon, il conserve l'œil mobile et la pupille inquiète sous le verre de sa paire de lunettes (et bientôt il se tord les doigts quand on l'encourage à parler)¹. Oui, vraiment, une petite forme qui se répète avec le temps. On le savait en mauvaise posture, on le découvre invariablement le corps au bord du gouffre.

¹ « Il offre à l'examen tout un corps blanc, aux abois : l'état des os, des muscles, le maigre désir, la peau, l'étreinte des mains. » (*Petites formes*)

Ce qui le sauve, à chaque fois, c'est l'invention tour à tour préméditée et spontanée du langage. Il suffit qu'il lise ses textes, ou qu'il se prenne au jeu de la conversation, pour aussitôt reprendre vie, et gagner en malice. Au discours commun, hérité d'un mauvais père et d'une mauvaise mère, il oppose sa propre langue. Ce qui, on en conviendra, relève sur le long terme – près de vingt-cinq ans à ce jour, depuis la publication de son premier livre – de la plus entêtée performance. Fort d'envisager la vie comme un sport extrême, il pratique la poésie comme une discipline physique, vouée à le maintenir en état de marche.

À force de contraindre les mots, de malmener les phrases et le sens, il parvient sans cesse à se dénouer la langue, sans pour autant livrer le fond de sa pensée. Tout l'art de Quélen consiste à ne pas dire, à ne rien avouer – jamais –, fût-ce sous la torture qu'il inflige de lui-même au poème, pour en contrarier le chant.

Lire Quélen ne vous grandit pas. À l'entendre, on passerait sa vie dans un corps – comprendre un sac vidé de soi-même –, propriétaire d'une simple poche dans laquelle s'entrechoqueraient les ossements d'un mort. Ainsi l'existence serait une plaie, et le cœur un muscle rempli de cavités.

Le souffle passerait entre l'os et la peau, et de tout cela il ne sortirait rien de bon.

On l'aura compris, c'est là l'œuvre d'un malade. C'est lui-même qui l'écrit. Quelque chose entre le vers sec et les eaux grasses de la prose : une loque qui suinte son eau. À tous ceux qui voudraient lire ou relire Quélen, et je les espère nombreux, je conseille de s'accrocher à quelques éléments de langage récurrents (en priorité ceux qui appartiennent au vocabulaire médical et hospitalier) : c'est la meilleure façon selon moi de révéler l'envers de l'endroit, pour y décrypter – entre les lignes – l'histoire d'un homme en souffrance, hanté par le souci démesuré de la forme. Apprécier Quélen, c'est d'abord comprendre son élégance.

...jam amiseram quam tenebam.
(SAINT AMBROISE)

PETITES FORMES

chaque pas réduit le précédent qui le contenait, jusqu'au dernier, fuite arrêtée le jour venu. On est parti, ayant sur soi le nécessaire. Consigné dans une chambre, un carnet. Et seul : un chemin trop juste pour y passer à deux de front. En un instant, tout est là, embrassé de l'œil. L'ancien monde autour. Un bloc limpide. Les roches grises, les frondes des fougères – et dessous (*le reste manque*)

chasseur au pas mesuré, chasseur très subtil dans des lieux secs, tout en aplats. Perdu, longeant. Cherchant l'écart le plus précis. Dans le repos le mieux réglé, une inquiétude. Un désir de blessure qui élancerait encore après des années. Poursuivant (*en songe*) un gibier différent. Pensées trop rapides, fuyantes : des guêpes. Jusqu'à ce que la chasse et son objet, comme le jour et la nuit, s'emboîtent

mûres, groseilles. Provisions du voyageur. Échappées à d'autres mains. Une trouée dans l'obscur rideau des buissons les éclaire en dedans. Clartés de théâtre. On s'approche et – stupeur : tranquilles, assemblés en un parfait troupeau tremblotant (*un monde à travers un feu*), des cochons et des vaches. Élève, à nouveau, les doigts tachés d'encre. En suspens. Aucun souci ne demeure. Voilà ce qui arrive

le marcheur, le matin, l'un dans l'autre inclus, la pensée ramenée en arrière et repliée sur les flancs avec les bras, jusqu'à la plus parfaite égalité d'humeur. Chaque défaut noyé, nuancé, rendu indécélable à l'œil. Un genre d'œil, aussi bien, coupe dans le visage presque vide (*cerises, iris, sombre velours luisant au fond d'une eau fraîche*): après ces deux fruits tout sera consommé, l'air restant traversé comme rien

le visage, par pans entiers. Tout y est curieux. La peau tissée de détails réalistes. La vue, thérapie de l'œil, qui disparaît un moment et revient. Les objets rassemblés en troupe docile : peu de couleurs, lumière prosaïque, équilibre des volumes. Rien n'échappe. L'effet est certain (*un avant-bras, sur vingt centimètres et plus, qu'on aurait mal remis*). La vie passée dans un corps

il n'aurait peut-être pas fallu. Cieux contre ciels, des traversées de ponts qui se succèdent. Sans trace dans l'autre sens (*ou c'est un pas de neige*). Ce paysage rare, fait d'ombres, de fabriques. Tout est alors court et contraint. La frayeur tient serrées les choses entre elles, petites cailles nichées. Il faut aller en maigre compagnie, tenu à l'écart, comme une entame. La nuque brûlante, puis fraîche

à la surface lisse de l'étang. Glissant presque sans rayer : ciel, oiseaux réfléchis. Longeant aussi bien la glace, voulant ce qu'ils ont, courant sans heurt après ce qu'ils viennent d'être. Gérant leurs stocks de souffle, de buée, avec le plus grand soin. Les mains (*autre réserve*) ramenées dans le dos. Patineurs de l'ancienne méthode, tous en maillots pareils. Partis avec la douceur revenue

l'émotion restreinte, avec les mots de quand on allait encore. Pour ça, des vestes sans bras, des bidons sans mesure dans les premières attaques de rouille, du sable, de la poussière plus fine. À l'image du monde amputé d'un bon quart. Comme on est : propriétaire de sacs, un parmi d'autres à relancer par en dessous, à vouloir avec trop peu d'autorité. Examinant, là où il n'y a rien, ce rien. Sa dilution ou sa dilatation

l'esprit clair, détaché de soi comme de tout.
Les ailleurs te viennent quasiment sous le
pied : chevaux au souffle, au sabot sur le sol
sec. Usine et jets de fumée. Hélico hachant
l'air au-dessus de lui. Système d'arrosage et
retour. Parmi les tombes, statue de femme
en extension, d'allure superbe (*une semaine
de volupté, rien que du corps parfait, prix
fixe*) : pas le discours, la chose

combat d'objets sensibles : l'un, tout sexué,
auquel échappe un mot sur deux. Ses
arguments gros comme des bras bien en
vue (*le monde faisant cercle autour*). L'autre
préférant l'impur, les règles perdues
d'avance, en lutteur de la vie rentrée.
Poumons vidés, cœur atteint à travers
l'aisselle, corps tassé sous un poids sans
équivalent dans la langue. Leur étreinte,
quantité de poussière et de résidus mêlés

au sol où va ton regard et où nul ne vient,
des espèces d'oiseaux qui sont des pierres
sous les pieds. Corps déstockés exprès,
pour buter contre. Dans le mélange de
jour et de nuit que tu obtiens, l'espace est
indifféremment proche ou tenu à distance
(l'œil confond les deux moitiés du regard).
Comme une élégie : le chemin s'arrête et
continue, un chemin de terre, avec des
rives, et qu'il faut payer. Une autre voie
pour entrer là où tu n'es plus